

Introduction : Paradoxes du "Chez soi en ville"

Marion Segaud

Plan Construction et Architecture

Arche de la Défense

92055 Paris la Défense Cédex 04

France

Chez soi en ville, titre provocateur qui contient un joli paradoxe que l'on pourrait certainement retrouver dans tous les pays qui ont comme la France après la guerre, fait surgir dans leurs périphéries, les premières grandes réalisations de logements sociaux. Accueillis avec soulagement par les populations de sans abris, le "chez soi" proposé apparut à ces postulants au logement comme la réalisation de leurs rêves, l'accession au confort, à la modernité. Tout y était, au moins provisoirement... Mais très vite il apparut que ce "chez soi" était corrodé de l'extérieur par un non chez soi envahissant. Le mal de l'urbain (*mal des Grands Ensembles, New town blues*) était né et les responsables de ces constructions n'allaient pas cesser pendant trente ans, de courir après cet urbain qui se dérobait toujours et devenait plus lancinant chaque jour.

On peut reconstituer les différents moments de ce *chez soi en ville* puisque l'histoire des villes est depuis la naissance des cités, animée par ces fluctuations entre ce qui ressort du privé et ce qui ressort du public. L'un des aspects de l'urbanisme ne consiste-t-il pas à proposer un ensemble de règles (occasionnellement organisé en doctrines) destiné à baliser les frontières entre les deux sphères?

Dans l'expression *chez soi en ville* on condense toute une série de moments privilégiés de la vie urbaine. Condensation double car elle contient à la fois l'image du chez soi, donc du privé et l'aisance de l'urbanité, donc du public.

Mais tout le monde perçoit intuitivement de quoi il s'agit: Kafka par exemple, apparaît plus chez lui dans son milieu Pragois qu'il ne l'est dans sa famille. On peut en dire autant de Restif de la Bretonne dont les exploits dans les immeubles du Marais à Paris nous font penser que le pavé parisien lui était cher et familier; Borgès (Ferveur de Buenos Aires), Wenders (La vérité des Images) et tant d'autres décrivent ce paradoxe.

L'histoire urbaine qui reconstitue la vie du petit peuple des grandes villes montre également qu'il *habite* l'espace urbain. Mais *Ce chez soi en ville* des gens défavorisés l'est par obligation, par manque ou par défaillance d'un espace domestique. Zola et Balzac retracent ces moments forts.

Alberti a été repris par Le Corbusier qui, assez naïvement, illustre son projet urbain par des images saisissantes où la paix des formes est censée stimuler la sérénité individuelle et la paix sociale: Architecture ou Révolution...

On pourrait multiplier à l'envi les références: l'histoire est pleine de ces bonnes fées qui, d'un coup de crayon magique, ont transformé des citrouilles en édifices modernes débordant de socialité.

La postmodernité nous invite au sensible; c'est ce que peut, peut-être, apporter un crayon pittoresque aux durs matériaux de la Programmation Assistée sur Ordinateur. Mais faut-il voir dans ce sensible le remède à des maux engendrés par une époque de fer? C'est qu'il ne faut pas confondre sensible et social. Il y a un usage architectural du mot sensible - sans doute un peu hérité de W. Morris (et l'on sait à quel point l'on est encore ici dans l'Utopie). Mais cet usage ne saurait nous amener à mélanger l'effet plastique et le bénéfice qu'une communauté peut en attendre du point de vue précisément du *chez soi en ville*.

"Le ghetto de Chicago qui avait pour centre Maxwell Street et Jefferson Street, avait acquis à cette époque cette atmosphère colorée qui lui était propre et qu'il devait à ses maisons de rapport et ses marchés dans les rues, ses magasins kosher, ses 'ateliers de la sueur' situées en sous-sol, sans oublier ses missions chrétiennes". (Wirth, 1980, 238)

C'est l'une des rares allusions de L. Wirth à l'aspect physique du ghetto où les Juifs pouvaient effectivement se sentir *chez eux en ville*. S'il y a, en effet, un aspect sensible à la configuration physique du ghetto, cet aspect est toujours subordonné à l'existence sociale. Ce que l'on veut indiquer par là, c'est que lorsque le sociologue parle de l'environnement, il s'intéresse surtout au social alors que l'architecte se penche plutôt vers le sensible.

Nous voudrions suggérer quelques frontières: les indications précédentes ne veulent pas dire que le projet urbain est interdit d'utopie; car il est vrai que toute la recherche urbaine depuis des décennies en France est placée sous le signe de la poursuite de l'urbain. Il semble qu'on oscille sans cesse entre nostalgie de moments privilégiés et mirages du futur.

Si ces moments nous fascinent c'est parce que *urbanité et civilité* y apparaissent comme des *valeurs concrètes* que nous souhaitons voir se développer. Encore faut-il penser que ce sont des produits de civilisation et qu'on ne peut assigner à l'architecture des tâches trop grandioses quand c'est toute la dynamique sociale qui est en cause.

Civilité et urbanité ne sont pas des effets sensibles susceptibles d'une mimesis quelconque. Ce sont des résultats qui se constatent a posteriori dans les sciences sociales qui, comme la chouette de Minerve, ne prennent leur envol qu'au crépuscule.

Dans son domaine l'architecte peut espérer moins et mieux:

- moins parce que son oeuvre sera toujours plus petite que la civilisation qui la produit;
- mieux parce que (comme le soulignait P. Valéry) les civilisations étant mortelles - son oeuvre peut survivre à de grands désastres: les villes ne sont-elles pas, même à l'état de fantômes ce que les civilisations se transmettent de millénaire en millénaire?

Mais cela est une autre histoire qui sera racontée dans une autre rencontre EUROPAN à propos des villes détruites... à reconstruire.

Le paysage de cette session-ci est ponctué de paradoxes et d'impossibilités; les Ateliers qui l'accompagnent mettent le doigt sur ces multiples contradictions qui résultent de la porosité réciproque du public et du privé, mais aussi des manières singulières, spécifiques et souvent inconciliables qu'ont les architectes et les citadins de produire, d'arranger et de vivre les espaces urbains. Ce sont peut-être tous ces paradoxes qui contribuent à éviter que dans nos villes on ne soit en tous cas jamais *nulle part*.

C'est à dessein que nous les avons organisés un peu comme un bric à brac, comme quelque chose de pas très ordonné, sorte de pot commun où nous espérons que les architectes viendront puiser en fonction de leurs désirs afin de contribuer de faire de la ville un chez soi, accessible à tout le monde mais là encore je nage en plein paradoxe...

BIBLIOGRAPHIE

WIRTH, L. (1980), "Le ghetto" (Presses universitaire de Grenoble, Grenoble).